

précis à ce sujet ! C'était un projet vague, bien vu des deux côtés, mais demeuré toujours tel quel... et depuis deux ans ces caractères, si absolument dissemblables, semblent s'éloigner l'un de l'autre. Non, ma chère enfant, ceci ne doit pas vous tourmenter, pas plus que le mécontentement de ma sœur et la brouille probable qui surviendra entre nous. Cela passera, et d'ailleurs, malgré mon affection pour Emma, je ne puis briser le cœur de mon fils et détruire un rêve que j'approuve. Votre cousin, lui, comprend ma démarche et est prêt à l'appuyer... n'est-ce pas, Ary ?

— Évidemment... Je ne vois rien là que de très naturel, je ne trouve rien à redire en tout ceci... non, pourvu que vous soyez heureuse, Anita.

Il avait parlé sans retourner la tête, le regard fixé sur les toits voisins, dorés et miroitants sous l'éclatant soleil d'août. Ces derniers mots furent prononcés d'un ton presque bas, empreint d'une inexprimable émotion qui fit tressaillir Anita.

Combien il était juste et bon, puisque, sans doute pour réparer ses torts passés, il n'hésitait pas à consentir à ce mariage, malgré l'opposition de sa famille, la déception de sa sœur, et, probablement, sa secrète désapprobation à lui-même !

— Je regrette infiniment de vous décevoir, Monsieur Heffer, dit-elle en essayant de raffermir sa voix. J'estime beaucoup M. Ulrich, je lui garderai toujours une vive reconnaissance pour sa bonté compatissante envers l'enfant triste et délaissée que j'ai été ; mais, cher Monsieur Heffer, comment avez-vous pu penser que j'accepterais un époux d'une autre religion que la mienne ! Non, il ne peut jamais être question de cela.

Décidément, ce mariage ne devait pas sembler à Ary aussi naturel qu'il l'avait assuré. Car, autrement, de quelle manière expliquer le rayonnement illuminant le visage tourné soudain vers elle ? Oui, ainsi qu'elle l'avait pensé, il ne donnait son appui au projet du pasteur que par un strict esprit de justice et de réparation, et la déclaration de sa cousine le soulageait évidemment.

— Ne dites pas cela, enfant ? s'écria le pasteur. Vous connaissez assez Ulrich pour avoir en lui toute confiance. Anita, nous faisons nous-mêmes un très grand sacrifice en consentant à créer ainsi une branche d'Heffer catholiques, et cela seul vous prouve quel désir nous avons tous de vous voir entrer dans notre famille. Et pour vous, mon enfant, il s'agit simplement de la religion de votre époux.

— Oui, simplement... et c'est beaucoup. Je ne pourrais souffrir de sentir cette barrière entre lui et moi, entre ses croyances et les miennes... Et comment ne pas appréhender les ennuis, les dissentiments qui peuvent survenir en de semblables circonstances ! Oh ! non, jamais !

— Jamais ?... Quelle parole cruelle, enfant !... Et si Ulrich était catholique, vous l'auriez accepté ?

Elle demeure un instant sans répondre... Là-bas, un regard anxieux se tournait vers elle.

— Je crois que... non, dit-elle enfin d'une voix un peu tremblante. Oh ! pardonnez-moi, cher Monsieur Heffer, mais je dois être sincère et ne pas vous laisser une espérance illusoire. Je ne me marierai jamais...

— J'espère bien le contraire ! répliqua le pasteur dont le bon visage portait la marque d'une profonde déception. Seulement, voilà, vous n'aimez pas assez mon pauvre Ulrich... c'est-à-dire que vous ne l'aimez pas comme il faudrait pour en faire le compagnon de votre vie. Je ne vous en veux nullement, ma chère enfant, vous êtes une droite petite nature. Il vaut mieux qu'Ulrich sache à quoi s'en tenir et ne se berce pas de chimères. Pauvre garçon ! Allons, au revoir, Anita ; nous resterons bons amis comme autrefois. Ne te dérange pas Ary, je vais voir notre malade.

Anita sortit à la suite du pasteur, et, descendant rapidement, gagna l'orangerie. Elle avait besoin de solitude et de silence. Elle se laissa tomber sur une chaise et appuya sa tête sur ses mains enlacées. Un flot de sentiments tumultueux tourbillonnait en elle ; elle ne parvenait pas à se retrouver dans ce chaos. La proposition inopinée du pasteur, les sentiments contradictoires d'Ary, sa réponse à elle, si prompte, si irréfléchie, devant l'offre d'un avenir très inespéré, l'absence totale du moindre regret de cette décision précipitée, il y avait vraiment là de quoi bouleverser un cœur, si ferme et si habituellement calme qu'il pût être.

Elle avait dit vrai au pasteur : Ulrich, même catholique, n'était pas l'époux rêvé. Cependant il possédait les plus belles qualités, il était entièrement désintéressé — sa demande le prouvait assez... Alors, pourquoi ?... Une larme glissa sous les paupières d'Anita. Soudainement, elle comprenait que son jeune cœur s'était déjà inconsciemment donné, qu'elle ne pourrait aimer nul autre comme elle aimait Ary.

— Oh ! pauvre folle que je suis ! murmura-t-elle en joignant les mains. Seigneur, je ne demande pas cette chose impossible, mais seulement qu'il soit heureux, mon Dieu !

Elle essuya ses larmes et revint lentement vers les logis. Mais elle s'arrêta tout à coup en pâlisant légèrement. Ary se promenait en fumant sous les tilleuls. Il aperçut sa cousine et, jetant son cigare, s'avança vers elle.

— Qu'y a-t-il donc, Anita ? Vous avez pleuré... Quelqu'un vous a-t-il causé des ennuis ? Ou bien, peut-être, regrettez-vous votre décision ?

Sa voix exprimait un peu d'angoisse. Anita secoua doucement la tête.

— Non, oh ! non ! je vous assure ! Certes, j'ai regret de causer quelque contrariété à ces excellents cœurs auxquels je dois beaucoup, mais je ne pouvais pas... non, ce n'est pas possible !... Ils oublieront vite...

— Croyez-vous donc que l'on vous oublie ainsi ! murmura-t-il.